

Le grand Tout où chacun trouve son conte Festival interculturel du conte du Québec

Brigitte Purkhardt

Number 119 (2), 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24447ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Purkhardt, B. (2006). Review of [Le grand Tout où chacun trouve son conte : Festival interculturel du conte du Québec]. *Jeu*, (119), 109–118.

Le grand Tout où chacun trouve son conte

Festival interculturel du conte du Québec

Du 21 au 30 octobre 2005 a eu lieu la huitième édition du Festival interculturel du conte, sous la bannière de « La solidarité dans la diversité ». Marc Laberge, fondateur et directeur de cet événement bisannuel, rattache pareille complicité à un aimant qui incite les peuples à se rassembler et à investir leur altérité dans un projet de paix commun. Car, si le Festival est un « lieu de spectacle, [il] est aussi un lieu de réflexion et d'engagement. Le conte, tout en étant jeu, menterie et pirouette, est aussi philosophie et sagesse. La parole devient ainsi action pour ceux qui la transmettent comme pour ceux qui, arrêtant le temps, se réunissent pour l'écouter¹. »

Dans le présent contexte, la volonté de promouvoir la solidarité à même la pluralité des cultures s'écarte avec évidence du vœu pieux puisque, en plus d'accueillir des visiteurs de la francophonie mondiale comme par le passé, le Festival ébranle cette année encore le mythe des « deux solitudes » en accolant à la prise de parole des conteurs francophones celle de leurs confrères anglophones d'ici et d'ailleurs. Aussi a-t-il débuté avec deux spectacles d'ouverture parallèles : *la Grande Nuit du conte* se déroulant au Théâtre Plaza (avec une diffusion internationale en direct sur Internet) et le *Opening Gala* tenu à la maison de la culture Notre-Dame-de-Grâce. Les séances de clôture ont également été offertes dans les deux langues. D'un côté, il y a eu la grande soirée de *la Solidarité dans la diversité* animée par Jean-Marc Massie à la maison de la culture Frontenac. De l'autre côté, au Hurley's Pub, le *Festivale Finale, Storytelling Swap* avec Mike Burns comme maître de cérémonie. Montréal et ses environs se sont partagé la majorité des activités. Les régions de Québec et d'Ottawa en ont cependant hébergé quelques-unes. Dans l'ensemble, environ quatre-vingt-dix conteurs, provenant de vingt-quatre groupes culturels², se sont manifestés à l'intérieur d'une bonne centaine de représentations. Et tout cela en dix jours !

En ce qui concerne la forme des productions, ces dernières ne manquaient ni de variété ni d'originalité. On y distingue plusieurs catégories. Performances-jeunes publics

1. Programme du Festival, p. 2.

2. Les conteurs représentaient le Québec, les premières nations d'ici (Micmac, Crie, Innue), l'Ontario, Terre-Neuve, la Belgique, la Normandie, la Bretagne, le Pays Basque, l'Italie, le Portugal, l'Écosse, le pays de Galles, l'Irlande, la Suède, l'Europe de l'Est, Cuba, le Venezuela, le Burkina Faso, le Maroc et l'Algérie.

en matinées, sur scènes mais aussi dans des écoles, bibliothèques, musées et cabanes à sucre, circonscrivant divers types de parole : mythique, biblique, amérindienne, folklorique et fantastique bien sûr. Performances-solo, mettant en vedette des conteurs : Fred Pellerin (*Comme une odeur de muscles*), Christèle Pimenta (*Contes du ciel et de la mer*), Mats Rehnman (*A Taste of Sweeden*), Hamed Bouzine (*Folies berbères*), pour ne citer que ceux-là. Soirées thématiques consacrées, entre autres, aux *Contes pour la paix dans le monde*, aux *Loups-garous*, à la *Bellechasse de contes*, aux *Contes sur les côtes*, à la *Veillée celtique*, à la *Parole de femmes*, au *Légendaire africain*. Soirées-hommage à Kim Yaroshevskaya (auteure et comédienne qui a créé l'incomparable Fanfreluche), à Honoré Beaugrand, décédé il y a exactement cent ans (écrivain, journaliste, aventurier, libre-penseur, fondateur de plusieurs journaux dont *La Patrie*, maire de Montréal et auteur d'une des versions les plus populaires de la chasse-galerie, axée sur le périple galant des gars de chantiers), à Jean-Paul Filion (poète, romancier, dramaturge et naguère chansonnier à qui l'on doit la chanson *la Parenté*) et à Hans Christian Andersen (le prolifique écrivain danois,



surtout connu aujourd'hui pour ses nombreux contes qui ont fait le tour de la planète, parmi lesquels se trouvent *la Petite Sirène*, *le Vilain Petit Canard*, *les Habits neufs de l'empereur*). Balades contées explorant le Mile End, le mont Royal et le mont Saint-Hilaire. Randonnée aux flambeaux dans le Vieux-Montréal avec « des contes à faire peur ». Conférence contée sur les poèmes érotiques d'Ali-Baghdâdi. Contes-spectacle, tel le collage inspiré des *Mille et Une Nuits*. Contes-cabaret comme le *Taste of ballads and beer, tapas and tales*. Une place importante a enfin été allouée à la relève et à son essor favorisé par le Sergent recruteur, sans oublier plusieurs ateliers sur le conte : d'initiation, de création et de perfectionnement.

En bref, cette riche programmation a permis aux amateurs de contes de les savourer goulûment quelles qu'en soient les recettes. Il va sans dire qu'il ne m'a pas été possible de consommer toutes les activités qui titillaient ma gourmandise. Avoir joui du don d'ubiquité, je n'en aurais certes pas raté une seule ! Je me résoudrai donc à communiquer quelques impressions glanées ici et là, au gré de mes sorties.





La Grande Nuit du conte inaugurerait la 8^e édition du Festival interculturel du conte du Québec, dirigé par Marc Laberge (au micro). Photo: Jeanine Ma.

Le conte dans tous ses états

Les contes livrés durant le Festival empruntaient la panoplie des procédés narratifs propres au genre. Récits, historiettes, menteries, mythes, légendes, fables, apologues se relayaient allègrement, ponctués parfois de musique et de chansons. Quant au mode de transmission, on pourrait en percevoir deux espèces, tributaires de l'orientation privilégiée par la parole conteuse. Tout d'abord s'impose le conteur dans le sens traditionnel du terme. Il ne semble pas jouer un personnage ni être régi par aucun texte. Il parle comme il respire, le verbe coloré et généreux, avec un naturel de tous les jours. Plutôt statique, il ne paraît pas s'adresser à un public mais à un auditoire familier qu'il interpelle avec simplicité. Fred Pellerin et Claudette L'Heureux correspondent à cette première sorte de conteur. La deuxième s'apparente davantage à l'acteur qui recourt aux techniques scéniques pour entretenir son public. Il ne craint pas d'occuper l'espace, il orchestre avec soin sa gestuelle et dirige à bon escient le ton et les inflexions de sa voix, tout en interprétant son texte avec un naturel stylisé. Comme Jean-Marc Massie, Jocelyn Bérubé et Renée Robitaille. L'une et l'autre prestations s'équivalent sur le plan de la qualité et de l'impact produit sur le spectateur. Pourquoi ne serait-il pas aussi agréable de s'abandonner à la spontanéité³ de la première que d'admirer l'impressionnante maîtrise de la seconde ?

Cette année, Fred Pellerin était le porte-parole du Festival. Il a lancé *la Grande Nuit du conte* avec un « fait vécu » issu, comme de raison, de la petite histoire de Saint-Élie-de-Caxton et mettant en situation Ésimésac Gélinas, l'homme fort de la place, venu au monde par « végétarienne » après une gestation de quinze ans. Le pauvre souffre, hélas, d'une tare congénitale qui le prive de son ombre. Heureusement, son astucieuse marraine, qui lit dans les poches de thé, lui coud à l'orteil l'ombre d'un gland de chêne. Mince consolation pour le colosse dont se moque tout le village. Un jour, Belle Lurette, la fille du forgeron, effeuille une marguerite pour vérifier l'amour de son conscrit de fiancé parti au loin. Oups ! le pétale garant de son amour éternel tombe dans le renvoi de l'évier. Las des lamentations de sa fille, son père promet une récompense à quiconque récupérerait le pétale. Personne n'y parvient et Ésimésac tente sa chance à son tour. Il réussit à l'aide de sa petite ombre qui, introduite dans le renvoi, en sort le pétale grâce aux gestes dictés par son maître. On décore le héros dont l'exploit prouve à coup sûr que ça ne sert à rien d'en avoir une grande si on ne sait pas bien s'en servir et que, en définitive, la force d'un homme se détecte encore mieux dans la lumière qu'il projette que dans son ombre. L'intérêt de cette histoire réside beaucoup dans la narration empreinte d'humour, de jeux de mots, de néologismes, de calembredaines, et dans le climat d'étrangeté qu'instaure le traitement réaliste d'un propos merveilleux. Car des ingrédients fabuleux y figurent sans conteste :

3. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'y ait pas un grain de calcul dans la première, tout comme il ne faudrait pas croire que la seconde soit dépourvue de spontanéité. En fait, c'est la « théâtralité » qui n'est pas utilisée avec la même verve dans les deux cas. Par ailleurs, j'ai couvert la théâtralité inhérente au conte dans un article consacré à la 6^e édition du Festival interculturel du conte. Voir « Des souris et des contes » dans *Jeu* 102, 2002.1, p. 122-130.

le héros hors du commun pâtissant d'un manque, la fée qui le comble, la belle princesse éplorée, les épreuves proposées par le roi, l'échec des adversaires, la victoire du héros dont le point faible devient arme de triomphe, une morale enfin visant autant la sexualité que l'intelligence. Et tout cela narré comme un fait divers.

Durant cette même soirée, on a pu découvrir une fable du Burkina Faso qui enseigne que la vie ne vaudrait pas cher sans les petites victoires que l'on remporte au jour le jour (Hassane Kassi Kouyaté). Un conte du Portugal rappelant que dans tout paradis il y a un enfer et que toute misère fait surgir un démon (Christèle Pimenta). Une histoire surréaliste de Belgique dans laquelle une femme mystérieuse tente d'arracher avec sa main gantée de noir le cœur d'un jeune homme au cours d'un voyage en Orient Express (Joël Smets). Une légende irakienne sur la sagesse d'une princesse capable de guérir un roi de sa misogynie (Stéphanie Bénéteau). Un conte facétieux du Maroc confrontant un roi niais à un moineau farceur (Hamed Bouzzine). D'Algérie, un conte d'animaux clamant qu'au gouvernement l'âne est roi (Rachid Akbal). De Cuba, une légende sur les vertus du chant de deux reines qui, en entremêlant leurs voix sous un baobab, unissent la rivière à la mer pour le grand bien du pays, un pays où les conteurs s'expriment n'importe quand et n'importe où, vu que tous recherchent ce moment magique qui réveille l'âme des poètes (Coralie Rodriguez). Une version basque du mythe de la Grande Ourse révélant comment le rêve d'un berger a créé cette constellation (Koldo Amestoy).

Du Québec, Arleen Thibault a signalé, avec les accents dramatiques d'une légende urbaine, le « vampirisme » de Vidéotron qui, par le pouvoir infini du câble, asservit les cerveaux et la capacité d'être au monde des abonnés. Renée Robitaille a sorti de son baluchon de contes coquins l'histoire d'une jeune fille se baignant la nuit dans

Soirée-hommage à Kim Yaroshevskaya au Festival interculturel du conte du Québec 2005. Photo : Jeanine Ma.



une fontaine publique sous l'œil d'un prêtre tapi dans l'ombre. Après avoir avalé un cresson imbibé de la semence du voyeur, elle subit l'action fertilisante de cette « goutte de curé ». Pour contrer un tel déshonneur dévoilé en chaire par le saint homme, le père demande à Mémère Minoune de prouver au village qu'il est possible de concevoir sans « avoir joué à la braguette magique » ou sans « s'être fait brouter le cresson ». La sorcière s'exécute en rassemblant toute la communauté autour d'un menhir afin d'assister au rituel de fécondation d'une veuve sexagénaire. Comme le sortilège porte fruit, la jeune fille est réhabilitée, au grand dam du curé. La conteuse a rendu cette anecdote grivoise particulièrement attrayante grâce à son air ingénu, sa parlure fleurie et son art de suggérer des images peu banales. Jocelyn Bérubé, avec une fougue à toute épreuve, a terminé le spectacle en relatant l'exploit d'Aurélien, un violoneux des Îles-de-la-Madeleine, qui a démontré sa supériorité de musicien et son endurance au jeu, lors d'un duel à l'archet avec Belzébuth. Les deux adversaires s'affrontent dans un bar jusqu'aux petites heures du matin, cumulant les ritournelles de toutes sortes, « de Zorba à la danse des canards » en passant par « une suite de *medley* ». Le combat se poursuit sur le siège arrière de l'automobile d'Aurélien, une Pontiac convertible bleu poudre 1966 qui prend la route à une vitesse folle, sans conducteur. Un témoin affirme l'avoir vue dans le ciel, volant vers la Gaspésie, et n'avoir entendu qu'un seul instrument, « pis que ça sonnait comme celui d'Aurélien ». Le musicien a beau s'être évaporé, il lui reste l'éternité pour continuer à jouer du violon. Quant à la Pontiac, elle s'est écrasée dans un bois. Une flèche de girouette avait transpercé la banquette arrière, signe que le Malin vaincu l'avait reçue en plein dans « le trou de son went-a-go ».

Cette histoire de pacte avec le diable et de chasse-galerie honore un violoneux des Îles, Aurélien Jomphe, disparu en 1986. Jocelyn Bérubé l'a adaptée d'un conte de Gilles Bélanger avec beaucoup d'humour et en rafraîchissant le paysage. Le diable y est dépouillé de sa superbe d'antan et le héros le raille sans merci, le traitant de « yankee pyromane », de « charbon rissolé », de « tison braisé ». Même s'il a inventé « l'idée [infernale] des lotos et des casinos », il perd la partie, voire la face, devant l'artiste magicien qui l'expédie d'où il vient « méphisto-presto ». Le curé aussi perd la face dans le conte de Renée Robitaille... Comme si, dans les deux cas, l'être humain avait pris en charge son destin, délivré de ses peurs grégaires, balayées par le tourbillon de la modernité. Un tel virage s'observe également dans les contes de Pellerin et de Thibault. Ésimésac et son entourage sont magiques en soi, de sorte que les interventions extraordinaires viennent de leurs semblables et non d'une entité surnaturelle. De façon analogue, l'héroïne en butte aux « vampires » de Vidéotron n'affronte pas un ennemi extraterrestre, mais un monstre surgi de manigances humaines : la technologie. Le bien et le mal se conjugueraient donc désormais au présent, et dans un espace désacralisé. Ce qui n'enlève en rien son charme au passé dont on a pu respirer la délicate odeur au cours de soirées dévolues à la culture arabe.

Sous la tente aménagée au fond du restaurant La Khaïma⁴, Rachid Akbal a présenté une « conférence contée » cernant les écrits érotiques d'Ali Al-Baghdâdi, un poète

4. Mot arabe désignant la tente. Le fond du restaurant est effectivement « décoré » en tente. Des séances de contes s'y déroulent régulièrement.

arabe du XIV^e siècle, ayant vécu au Caire. Durant cette période mamelouke si riche sur le plan culturel, savants, artistes et écrivains vivaient souvent dans les palais des grands de ce monde pour lesquels le mécénat constituait un acte de la plus haute noblesse. Le premier théâtre d'ombres du Moyen Âge, œuvre du prestigieux médecin Mouhamma Ibn-Daniyal, date de cette époque. Son répertoire dramatique puise son inspiration dans l'érotisme, à l'instar de la poésie d'Ali Al-Baghdâdi qui bannit le péché de la chair, car, ainsi que le proclame une narratrice du recueil intitulé *les Fleurs éclatantes dans les baisers et l'accollement*⁵, « l'activité de débauche est une gloire, la plus précieuse qui puisse exister ». Déchaussés, les spectateurs étaient assis en cercle sur des bancs garnis de coussins, autour de tables basses où s'étaient des confiseries mauritaniennes et où fumait le thé. Intégré au groupe, le conteur a d'abord exposé l'histoire d'un homme méfiant qui compilait les ruses des femmes, puis il a récité plusieurs poèmes d'Al-Baghdâdi dont il a distribué à la ronde des extraits que chacun pouvait lire à haute voix à son tour. On se serait cru transporté au loin, sous cette tente qui, dans la tradition arabe, était un lieu de rencontre pour les hommes avides de boire, manger, faire de la musique et parler des femmes, de leurs charmes et de leurs ruses.



Hassan Elhadi et Myriame El Yamani dans *Contes érotiques des mille et une nuits*, présentés à La Khaima à l'occasion du Festival interculturel du conte du Québec 2005. Photo : Benoît Boulianne.

Pareil dépaysement s'est répété lors de la présentation des *Contes érotiques des mille et une nuits*. Cette fois, le théâtre a prêté au conte une part de sa magie. Vêtues de soieries et gracieuses comme pouvaient l'être Schéhérazade et sa jeune sœur Doniazade, les deux conteuses – Stéphanie Bénéteau et Myriame El Yamani – s'adressaient à un public qui, au préalable, avait pu apprécier leur charmant décor. Un mur de lointain noir recouvert par endroits de kilims et de voiles chatoyants. Sur scène : un tabouret, deux chaises et deux poufs ; des chandelles, des verres et une cafetière en argent, disposés sur une table basse ; des instruments de musique dont le oud et la darbouka. Une entrée musicale et chantée de l'auteur-compositeur-interprète Hassan El Hadi a enclenché le spectacle. A suivi l'histoire cadre des *Mille et Une Nuits* : celle de Schéhérazade, la toute dernière épouse du cruel Châhriyâr, qui lui chuchote des contes, nuit après nuit, avec l'intention d'arrêter sa folie meurtrière le poussant à exécuter ses femmes au lendemain de leur nuit de noces afin de ne pas courir le risque d'être un jour trompé. Ont pris la relève les aventures rocambolesques des amants Jamila et Hassan, ballottés sans cesse entre les caprices du hasard et les fantasmes d'un couple de djinns. Du Caire à Damas, en passant par Basra, on a suivi les traces de ces deux cousins promis l'un à l'autre dès leur naissance mais aussitôt séparés et réunis plus tard, puis séparés de nouveau avant l'ultime réunion. Bien qu'il n'y ait pas eu de dialogues en tant que tels, les récits des conteuses s'enchaînaient avec la fluidité

5. Traduction de René R. Khawam, Paris, Albin Michel, 1973.

d'un échange réel, d'une parole à deux voix dont le oud de Hassan El Hadi soulignait la vive connivence. Somme toute, contes et théâtre jouaient à l'unisson.

On n'évoque pas Schéhérazade sans penser à la parole des femmes, que le Festival n'a heureusement pas ignorée, autant du côté francophone qu'anglophone, ainsi que le confirment les événements intitulés *Parole de femmes, Deux univers féminins et*

Women's Voices in story and song. Façon comme une autre de rendre justice aux conteuses d'autrefois que la société n'a pas toujours estimées à leur juste valeur. Il faut bien admettre que la parole « publique » se déclinait au masculin et, pendant que la conteuse distrayait la famille, le conteur amusait la galerie ! Même si ce dernier devait souvent son répertoire à une femme : mère, grand-mère ou servante. Charles Perrault s'est servi des contes que la gouvernante de ses enfants leur racontait. Il a aussi volé à Catherine Bernard, la nièce de Corneille, son *Riquet à la houppe* qu'il a défiguré avec un *happy end*. Dans la version de la conteuse, Riquet épouse la superbe princesse sans perdre sa laideur originelle. Celle-ci se console en prenant un bel amant. Riquet se venge en transformant l'amant en une copie conforme de lui-même. Et la princesse de conclure avec philosophie qu'il n'y a pas là grand mal puisque, de toute manière, tous les



Rachid Akbal, conteur algérien,
lors de la Grande Nuit du conte.
Photo : Jeanine Ma.

amants finissent par devenir des maris. Si Perrault est passé à la postérité (comme les frères Grimm et Andersen), combien de conteuses des XVII^e et XVIII^e siècles sont restées dans l'ombre... Mesdames Murat, d'Auneuil, d'Aulnoye, de Villandon, Bernard, de Villeneuve, de Beaumont dont les contes de fées, selon Evelyne Sullerot, « délirants et baroques, impossibles à citer tant leur foisonnement symbolique défie le découpage, [...] demeurent un continent à peu près inexploré, le jardin de l'imaginaire érotique féminin⁶ ». Par le truchement de personnages fantastiques, ces auteures ont dénoncé le despotisme des pères, la rapacité des frères, la tyrannie des maris, l'inconstance des amants, la fragilité de l'amour et la nécessité de ruser quand on est femme. Quel que soit son degré de fantaisie et de merveilleux, le conte ne reste jamais complètement sourd au discours social de son époque.

Comme par le passé, le Festival a remporté un immense succès. Jeanne Demers, qui a travaillé sur le conte pendant toute sa carrière universitaire, a commis un dernier

6. *Histoire et mythologie de l'amour*, Paris, Librairie Hachette, 1974, p. 113-114.

livre sur le sujet avant de nous quitter. Dans *le Conte. Du mythe à la légende urbaine*, elle s'interroge sur le regain d'intérêt actuel pour le conte oral. Pourquoi une société postmoderne qui prône l'individualisme participe-t-elle de si bon cœur à un « phénomène à la limite tribal, au moins communautaire⁷ » ? Serait-ce une « réaction contre la solitude imposée par la ville » ou « un besoin de convivialité [...], d'autant plus que la famille est dispersée⁸ » ? Sans nul doute, voilà une raison valable. Mais il y en a d'autres...

Le conte comme voie royale de la condition humaine

La grande force du conte réside dans son caractère polysémique, lié à sa forme d'expression : le langage symbolique qui, d'après Erich Fromm, « est une langue dans laquelle les expériences intimes, les sentiments ou les pensées sont exprimés comme s'ils étaient des expériences ou des événements du monde extérieur. Pour ce langage, la logique n'est pas la logique conventionnelle qui régit le langage quotidien ; il obéit à une logique dans laquelle les catégories fondamentales ne sont pas l'Espace et le Temps, mais l'intensité et l'association. C'est la seule langue universelle que la race humaine ait jamais élaborée, identique pour toutes les civilisations et à travers toute l'histoire⁹. » Dans l'Égypte ancienne, la pantoufle de vair est la sandale dérobée à une jeune fille par un aigle, et tombée du ciel sur les genoux du pharaon, séduit sur-le-champ par la mystérieuse inconnue qui la portait, comme le prince charmant des versions européennes.



Renée Robitaille, lors de la *Grande Nuit du conte*. Photo : Jeanine Ma.

Le conte peut donc broser des tableaux semblables en les dotant de couleurs différentes. Il sait aussi engendrer diverses interprétations, à l'image de ces dessins gestaltistes qui se transforment selon la toile de fond que choisit le regard. Par exemple, pour certains mythologues, le conte du *Petit Poucet* dériverait des mythes cosmogoniques. Pour les freudiens, il témoignerait du développement de la libido, en particulier en ce qui a trait à la transgression de la phase orale. Pour les jungiens, il correspondrait davantage au processus d'individuation d'un moi éclairé qui triompherait de ses contradictions. Sur un plan sociologique, Jean Paris voit dans le personnage un descendant de David et un ancêtre de Gavroche, petit parce que démuné mais grand de par son intelligence et son courage. Dans une perspective féministe, Nancy Huston associe Poucet à l'avorton dont se débarrassaient dans les profondeurs de la forêt les épouses pauvres et les filles éconduites. Le petit revient sur ses pas, aussi impitoyable que le remords hantant celles qui ont avorté.

7. Montréal, Québec Amérique, 2005, p. 127.

8. *Ibid.*, p. 127-128.

9. *Le Langage oublié*, Paris, Petite bibliothèque Payot, 1980, p. 10-11.

Dans le folklore québécois, le diable beau danseur, par-delà le ça et l'ombre, ressemblerait au bel étranger avec lequel bien des Lorelou ont quitté le bleu du ciel de leur village pour la grisaille de l'enfer des villes. La chasse-galerie appartient au répertoire des voyages aériens magiques, en tapis volant ou soucoupe extraterrestre, de Sindibad à E.T. Gaston Miron avait coutume de dire que les gars de la chasse-galerie sont les premiers vrais révolutionnaires du Québec. Ils pactisent en effet avec le diable, au mépris de Dieu et de l'Église. Assoiffés de liberté, ils narguent les lois de la pesanteur et les normes de leur clan, pour « voler à la vie, au risque de périr/ Dans une éternité sans étoiles et sans lune », ainsi que l'écrivait Robert Choquette dans un poème¹⁰.

En conclusion, le conte est polysémique ou n'est pas ! Ce qui explique peut-être sa grande popularité. Si son langage symbolique lui confère le pouvoir de s'insinuer dans les strates les plus variées de l'être, dans les recoins les plus secrets de ce grand Tout qu'est l'humanité, rien d'étonnant à ce que chacun y trouve son compte, à la lumière de son propre conte, tel que capté par l'un de ses doubles intérieurs. Pourquoi le conte ne serait pas la voie royale de la condition humaine, comme le rêve est celle de l'inconscient ?

La polysémie du conte s'avère d'ailleurs bénéfique à cette « solidarité dans la diversité » qui a chapeauté le Festival. Si le conte cumule des significations multiples, s'il s'exprime par le biais de tournures bigarrées à travers le monde, il porte en outre dans ses entrailles un germe commun à toute notre espèce et capable de s'épanouir en n'importe quel sol, de s'adapter à l'autre en d'autres mots. Aussi hétéroclites que soient nos appartenances, nous voguons en quelque sorte sur le même bateau et cela devrait suffire à rendre la solidarité nécessaire à jamais. Mieux vaut se partager l'arche de Noé que la tour de Babel...

« Postmodernité ou pas, la nature humaine ne change pas fondamentalement, de penser Jeanne Demers [...]. Chaque histoire, qu'elle soit heureuse ou malheureuse, est un possible de "l'humaine condition". Chacun, chacune le sent, le sait¹¹. » Et les conteurs, mieux que quiconque ! Il est justement intéressant de noter à quel point les conteurs d'aujourd'hui sont conscients de la diversité culturelle et combien ils sont devenus polyvalents. Jean-Marc Massie, qui a animé le spectacle de clôture, n'a pas manqué de relever ses ascendances italienne et irlandaise qu'il voit souvent à l'œuvre comme « un retour du refoulé ». Stéphanie Bénéteau, née de père franco-ontarien et de mère américaine, élevée en Italie, manie avec dextérité le légendaire arabe. Myriame El Yamani, née au Maroc de père marocain et de mère française, a vécu en Acadie et en a épluché le folklore. Ce qui ne l'empêche pas de s'inspirer d'autres contrées : de la Vendée, du Maghreb, du Yémen. Français d'origine, Jacques Pasquet vit au Québec depuis trente ans. Séduit par les immenses espaces du Grand Nord, il est très sensible au destin du peuple inuit dont il transmet l'héritage culturel un peu partout.

10. *La Chasse-galerie*, dans *Œuvres poétiques*, vol. 1, Montréal, Fides, 1956, p. 475.

11. *Op. cit.*

Les deux *Balades contées* durant le Festival ont été l'occasion d'échanges solidaires fructueux. Organisées avec la collaboration du Collectif d'animation urbaine L'autre Montréal qui, depuis vingt ans, anime des circuits dans la métropole et les alentours – en autobus, à pied ou en bateau –, ces visites guidées devenaient des « balades » grâce aux conteurs qui alliaient leur parole poétique à celle des animateurs habituels, rigoureusement documentée. Lors de l'exploration du mont Royal, après un historique des lieux (qui ne camouflent aucun volcan éteint) où s'élevait une ville amérindienne au XVI^e siècle, Koldo Amestoy et Jacques Pasquet ont communiqué quelques « messages » des *Esprits de la montagne*. Au cimetière, Pasquet – inspiré par une tombe à la colonne tronquée et par l'empreinte d'un pied sur la pierre tumulaire – a inventé l'histoire de la morte enterrée là, une dénommée Annabella Hood, décédée en 1868. Impressionnant...

Oro Anahory-Librowicz et Ben Zimet ont participé à l'autre balade explorant *les Errances juives de Montréal* dans le Mile End ou la *shmata*, mot yiddish et slave signifiant « guenille » parce que les ateliers de confection y logeaient. Royaume des beignes, bagels, baklavas et du smoked-meat, où les Juifs de l'Europe de l'Est ont laissé leur marque. La famille Steinberg y a établi sa première épicerie et introduit le français comme langue de travail, bien avant la loi sur les langues officielles. Contes, anecdotes, fables, proverbes de la culture yiddish complétaient l'expédition. Alors que les visiteurs avaient pris place dans une synagogue, Ben Zimet les a entretenus avec des histoires, dont la sienne, et quelques chants. Les hommes, toutes religions confondues, avaient coiffé la kippa en signe de respect. Le moment était aussi intense que celui vécu sous la *khaïma*, au restaurant du même nom, alors que chrétiens, musulmans et juifs se serraient les coudes et prenaient le thé en écoutant des poèmes érotiques. Comme l'a exprimé Koldo Amestoy, durant *la Grande Nuit du conte*, « il suffit de mettre ses racines dans la terre pour toucher d'autres racines ». Par la magie du « il était une fois » pourrait-on ajouter. Le Festival a permis, à plusieurs reprises, de tels états de grâce. ¶



Oro Anahory-Librowicz dans *les Errances juives de Montréal*, l'une des *Balades contées* lors du Festival interculturel du conte du Québec 2005. Photo : Benoît Boulianne.